E-ISSN: 1116 - 2619 P-ISSN: 3026-8524
MPRI-JHLAR | INTERNATIONAL JOURNAL OF HUMANITIES, LITERATURE AND ART RESEARCH
VOL. 05 NO. 6 – JULY, 2024

LA VIOLENCE DANS LES ROMANS AFRICAINS: EXEMPLE D'AHMADOU KOUROUMA

TAIYOL TYAVNUM TITUS
Departement de Francais, College of Education , Oju.
Corresponding Author: taiyotyavnum@gmail.com

Abstract/Resume

L'Afrique, sa destinée en main et prise au piège d'un conflit latent à l'intersection du modernisme et de la tradition, va faire face non seulement aux inextricables problèmes sociaux, culturels, économiques et politiques mais aussi aux problèmes de développement et de bien-être social de ses populations. Les citoyens, la masse publique, se trouvent donc, stupéfies qu'ils soient, devant une Afrique à la recherche de soi et de son équilibre politique, économique, sociale et culturelle. L'exercice de pouvoir fait surgir encore plus de [redacted] surprise : ceux qui étaient compagnons inséparables pendant la lutte de la libération deviennent des ennemis jurés, une fois arrivés au pouvoir.

Keywords/ Mots Clés: Violence, Africains, Romans, Exemple, Ahmadou Kourouma.

Introduction

En majeure partie, les principaux thèmes développés par cette littérature sont la colonisation et l'identité africaine qui sont les grands problèmes de ce continent. Mais ce qui nous a surtout poussé à étudier cette littérature n'est pas seulement ses thèmes mais le coté très réaliste remarqué à travers les oeuvres. Il est donc plus facile de comprendre l'oeuvre étant donné que leur contenu est plus proche de la réalité à Madagascar. C'est à partir de cette remarque que nous avons décidé de traiter un roman de l'écrivain camerounais, Mongo Béti, de son vrai nom Alexandre Biyidi-Awala, s'intitulant *Mission Terminée,* sorti chez les éditions Buchet/Chastel à Paris en 1957 et ayant reçu le Prix Sainte-Beuve en 1958. Le choix s'est porté sur ce roman, car il est très facile à lire et ne nécessite pas beaucoup d'effort pour le comprendre ; c'est aussi le seul roman dans la littérature africaine qui ne traite pas directement le conflit entre les Blancs et les Noirs. Toutefois, ce n'est pas seulement à cause de ces deux critères que l'on a choisi l'oeuvre. L'auteur y est aussi pour quelque chose. Mongo Béti fait partie des plus grands écrivains africains et a publié plusieurs oeuvres engagées jusqu'à sa mort. Romancier

EDITOR-IN-CHIEF
Prof. S. T. Addo [GHANA]

renommé, essayiste engagé, enseignant, libraire et éditeur, il était aussi de la génération de Léopold Sédar Senghor. Et en tant qu'étudiant en Lettres, il est de notre devoir de poursuivre les exploits de cet auteur en approfondissant son oeuvre sur le sujet concernant le réalisme ; d'où le titre de notre travail : « Le réalisme dans *Mission Terminée* ». A partir du titre, notre tâche sera d'essayer d'apporter le maximum de réponses sur la principale question : comment la réalité est-elle traduite dans l'oeuvre ?

Afin d'éclaircir ce problème et pour pouvoir avancer aisément dans les recherches, le bon choix d'une approche est nécessaire. Et pour aboutir à un bon travail qui éclaircira l'oeuvre sur le domaine du réalisme, nous opterons pour l'approche sociologique, jugée plus adéquate à notre devoir. Si nous avons choisi cette approche sociologique mais non pas une autre, c'est parce que ses spécificités nous permettront d'aller plus loin dans nos études étant donné que nous traitons du réalisme d'une oeuvre qui se réfère toujours au monde extérieur. L'approche sociologique repose sur des données sociales, historiques et biographiques. Donc, en adoptant cette approche, il faut avoir beaucoup de notions et connaissances autour du sujet à traiter, nous permettant d'apporter des réponses à notre problématique. De plus, le travail de l'auteur, c'est-à-dire son oeuvre, a été constitué à partir des constatations faites sur des évènements ou des faits sensibles dans la société où il vit.

Traiter une oeuvre par l'approche sociologique c'est devenir à la fois historien, sociologue et biographe, afin d'essayer d'interpréter l'oeuvre dans son contexte social et historique. Si par cette approche, le contenu de l'oeuvre est tirée de la réalité, on doit tout de même rechercher à travers ce qui est dit les liens du roman avec cette réalité car ce que l'auteur veut vraiment faire passer aux lecteurs n'est jamais évoqué directement, c'est la face la plus importante qui est toujours cachée. Afin de décrypter les énigmes ou les messages cachés dans l'oeuvre de notre étude, l'utilisation de l'approche sociologique sur notre travail sera personnalisée et changera ou sera modifiée à chaque partie, voire à chaque chapitre pour que la méthode soit toujours appropriée.

La démarche qu'on adoptera consiste à mettre en rapport ce qui est dit dans l'oeuvre avec la réalité, en se référant à la société cible, à son historique et son époque. On procédera soit en expliquant en premier lieu les idées qui nous intéressent dans l'oeuvre et qui sont les éléments de chaque partie du travail, puis en donnant l'équivalence dans la réalité; soit l'inverse, c'est-à-dire en évoquant la réalité sur le domaine à traiter puis en le mettant en relation avec ce qui est dit dans le roman. D'après cette démarche, nous allons donc faire un va-et-vient entre le petit monde du livre imaginé, inventé de toutes pièces par l'auteur et le vrai monde de la réalité où nous vivons. Ceci nous permettra de vérifier la teneur en information de l'oeuvre afin de connaître son taux de véracité et la façon dont procède l'auteur pour modeler, déformer la réalité à sa man ière.

Afin de traiter le réalisme dans cette oeuvre de Mongo Béti sur tous les points possibles par l'approche sociologique, nous divisons notre travail en trois grandes parties qui

s'enchaînent et se complètent entres elles. Afin de bien baliser notre étude, nous allons dans les deux premières parties centrer notre travail sur la classe paysanne africaine, qu'elle soit traditionnelle ou moderne, car elle est la seule évoquée dans tout le roman. Dans la troisième et dernière partie, nous allons nous intéresser aux fondements de l'oeuvre en la mettant en relation avec la réalité et la vie de l'auteur. La première partie s'intitulera la vie sociale. Nous y trouverons deux chapitres qui vont présenter les spécificités des personnages et les pouvoirs en activité. La seconde partie aura pour titre l'acculturation et sera divisée, elle aussi, en deux chapitres qui vont traiter des causes de l'acculturation et de ses conséquences. Enfin, la dernière partie portera sur la création littéraire où nous verrons également deux chapitres qui vont parler en premier lieu de l'oeuvre et l'auteur, et en second lieu de l'oeuvre et la réalité.

Biographie de l'auteur

Selon diverses rapports biographiques, Ahmadou Kourouma est né à Boundiali, en Côte-d'Ivoire, en 1927, dans une famille de petite noblesse musulmane malinké. Il fait ses études en Guinée, au Mali et en France. Il a une expérience de travail très épandue ayant fonctionné à divers moments de sa vie comme tirailleur dans le corps expéditionnaire français d'Indochine, et comme fonctionnaire publique en Côte d'Ivoire, au Cameroun et au Togo : expériences qui marqueront énormément ses écrits car, dans ces romans, on en trouve ici et là, peu ou prou, quelques bribes ; ce qui les rend plus réalistes et pratiques. Le travail dans le service public lui offre aussi une compréhension approfondie du fonctionnement des leaders africains dont les activités despotiques sont dépeintes graphiquement et au verbe très facile dans ses œuvres. Son service comme tirailleur sénégalais s'investi très bien dans la présentation des perspectives militaires qui ne manquent pas dans tous ses romans, mais en particulier dans *En attendant les votes des bêtes sauvages*, *Allah n'est pas oblige* et son jumeau, *Quand on refuse, on dit non*.

Pour des raisons apparentes, Ahmadou Kourouma appartient à la classe des écrivains africains de la postindépendance (quoique son premier roman, *les soleils des indépendances* touche un peu l'ère colonial). C'est un écrivain de la période post coloniale qui marque le début d'une ère littéraire nouvelle et la deuxième génération de romanciers africains. Selon Jean-Claude Nicolas, 1985, la deuxième vague d'écrivains africains de littérature d'expression française vient après les indépendances en 1960 avec Charles Nokan (compatriote de Kourouma), Francis Bebey (qui gagne le grand prix du roman de l'Afrique Noire en 1967) et Nazi Boni. Il y avait une interruption dans la création littéraire qui occasionna un silence dû en partie aux nouvelles responsabilités politiques des élites à la tête de leurs nouveaux états indépendants. A ces élites, revient la double responsabilité littéraire et politique. Nicolas renchérit que ces lourdes responsabilités politiques et civiques 1'emportèrent sur les devoirs d'écrivains aux premières heures des indépendances et forcèrent ces derniers â s'occuper plutôt des problèmes politiques de

leurs jeunes nations. On assiste donc à un abandon partiel ou total des responsabilités littéraires qui explique le manque et le silence littéraires de la première décennie après les indépendances. Ahmadou Kourouma et Yambo Ouologuem viendront en 1968 mettre fin à cette période peu productive par leurs œuvres respectives : *Les Soleils des Indépendances* et *Devoir de Violence*. C'est le début d'une nouvelle ère dans la littérature africaine d'expression française avec l'octroi massif des indépendances politiques aux pays africains. Koffi H Lamewona nous signale que

> L'Afrique, sa destinée en main et prise au piège d'un conflit latent à l'intersection du modernisme et de la tradition, va faire face non seulement aux inextricables problèmes sociaux, culturels, économiques et politiques mais aussi aux problèmes de développement et de bien-être social de ses populations. P.5.

L'année 1960 marque un tournant décisif dans l'histoire de l'Afrique car la plupart des colonies européennes du continent accèdent à l'indépendance politique. Mais, malheureusement, les citoyens de ces pays, qui rêvaient et s'attendaient aux bonheurs et à a une vie paisible après le départ des blancs colonisateurs, qui croyaient que l'indépendance apporterait la solution à tous leurs problèmes, seraient déçus. Au contraire à leur espoir, ils vivront des mutations que leur apportent la nouvelle situation. Les citoyens, la masse publique, se trouvent donc, stupéfies qu'ils soient, devant une Afrique à la recherche de soi et de son équilibre politique, économique, sociale et culturelle. L'exercice de pouvoir fait surgir encore plus de surprise : ceux qui étaient compagnons inséparables pendant la lutte de la libération deviennent des ennemis jurés, une fois arrivés au pouvoir. Les idéologies du départ se distendent ou s'affrontent même. La manière de construire le pays devient l'objet de divergence et de conflit. Avec la déception et les déboires sous le règne des africains, les problèmes des citoyens semblent même plus complexes. (Peter Abrahams, 2005.)

La société africaine postcoloniale est marquée par l'autoritarisme, le népotisme, la dictature et par beaucoup d'autres maux qui caractérisent la classe au pouvoir. Les peuples africains s'attendaient à une vie beaucoup plus aisée, mais leur rêve va s'estomper pour laisser place à la misère. De ce fait, la production littéraire de cette génération se reconnaît par : « la dénonciation des injustices, des inégalités, de la démagogie, de la tyrannie, du gaspillage... et de bien d'autres fléaux » (Picard Alain. 1995 : p.104) qui sont l'apanage de la classe au pouvoir.

Certes les indépendances en tant que séquelle de la colonisation, restent aux changements des structures internes dans tous les pays, changements qui, au lieu d'améliorer le niveau de vie du peuple, leur apporte d'autres formes d'esclavagismes, de colonialisme ; en fait de la dégradation physique et humaine pires que ce que les pays vivaient pendant la colonisation. Chukwunonso Muotoo clarifie que les dirigeants

représentés dans les romans négros africains sont des despotes, des tyrans et des dictateurs. Ils exploitent, maltraitent, tuent leurs confrères à cause de pouvoir. Leur attitude est provoquée par l'égoïsme et la manque d'une direction politique efficace. Compte tenu des nouvelles réalités et des nouvelles conditions sociales, économiques, politiques, culturelles et historiques, la création artistique et surtout littéraire, devient très prolifique. Ces écrivains critiquent, dénoncent et satirisent l'administration de ces chefs d'Etat. C'est à ce période et dans ce cadre que s'insère Ahmadou Kourouma et l'évolution de ses œuvres. Au cours de sa carrière fructueuse, il a ponté 9 œuvres au total, dont trois lui ont valu 8 prix littéraires internationales. Pour le but de ce essais, vu l'envergure voulue et le temps limité qui nous est disponible, nous nous bornerons à quatre de ces œuvres pour notre analyse, à savoir, *Les soleils des indépendances*, *En attendant le votes des bêtes sauvages, Allah n'est pas obligé* et *Quand on refuse, on dit non*.

Il faut remarquer que, dans différents domaines ou perspectives, les romans de Kourouma manifestent des caractères qui leur sont propres et valent une analyse critique pour mieux les apprécier comme les chefs-d'œuvre qu'ils sont. En particulier, mais parmi beaucoup d'autres, les thèmes suivants sont traités avec ardeur dans ses romans :

La Violence dans les romans de Kourouma

D'après *le nouveau petit Robert de la langue française 2007*, la violence c'est le fait d'agir sur quelqu'un ou le faire agir contre sa volonté, en employant la force ou l'intimidation ; force brutale pour soumettre quelqu'un, disposition naturelle à l'expression brutale des sentiments. Les synonymes qui éclaireront plus la définition de ce dictionnaire seraient : sévices, maltraitance, brutalité, agressivité et agression, agitation, furie et tant d'autres (Bordas des synonymes p.917). Dans les romans de Kourouma, la violence abonde, et prend une place primordiale car c'est le moyen d'opération dans les nouvelles démocraties indépendantes qu'ils ciblent, aussi bien qu'un aspect intrinsèque et immanent de la vie, la tradition et culture du noir, le « sauvage ». La violence sert donc comme outil pour supprimer ou camoufler la défaillance, les méfaits des nouveaux leaders africains et pour assurer leur perpétration au pouvoir. Elle est aussi un truchement pour l'entrainement, la formation, tant physique que spirituel, chez les peuples ; et aussi pour régler les comptes entre soi au cas des désaccords. Dans l'œuvre de Kourouma, beaucoup de ces côtes de la violence sont exploitées avec finesse.

Violence de politique générale

D'abord, il y a la violence politique perpétrée par les nouveaux gérants des pays africains récemment accédés aux indépendances. D'après Koffi H Lamewona, 1995, la violence politique que Kourouma vise dans son travail est due plus ou moins à l'incapacité des dirigeants de satisfaire les besoins, les expectations de ses concitoyens et leurs désirs de se vautrer perpétuellement au pouvoir : ce qui fait que les régimes deviennent

dictatoriaux, engendrant la pauvreté, des peines, la misère et le désespoir. Dans *Les soleils des indépendances*, Fama Doumbouya, le protagoniste du récit, l'échantillon du peuple, s'annonce dépouillé par les indépendances nouvellement acquises. Pour lui, elles ne sont qu'une sorte d'orage lointain qui lui a tout débarrassés. D'un ton goguenard et satirique il fait un tableau de ses pertes :

> négoces, amitiés, femmes pour user les nuits, les jours, l'argent et la colère a injurier la France, le père, la mère de la France…… Comme une nuée de sauterelles les indépendances tombèrent sur l'Afrique à la suite des soleils de la politique. Fama avait comme le petit rat de marigot creuse le trou pour le serpent avaleur des rats, ses efforts étaient devenus la cause de sa perte car comme la feuille avec laquelle on a fini de se torcher, les indépendances une fois acquises, Fama fut oublié et jeté aux mouches. P. 24.

Pendant 50 ans le régime des indépendantistes sème la terreur dans le pays. L'on ne peut pas et ne doit le critiquer, quoi qu'il fasse ! Les chefs d'état opèrent avec l'absolutisme monarchique de Louis XIV qui avait déclaré que « l'état c'est moi ». Ces hommes deviennent des dictateurs en semant des systèmes du gouvernement qui sont caractérisés par des arrestations, des détentions, les coups d'états, la torture, la tuerie. Ces régimes deviennent arbitraires et coercifs. Toute forme de critique et d'opposition est prise pour « un complot contre le chef de l'état et le parti unique », et les prévenus sont arrêtes, détenus, torturés et, en plupart de cas, suppliciés. La plupart de temps, les accuses sont innocents, les complots sont inventés, mais ils sont jugés coupables. Pour Koffi, ce période représente le démon de la misère, de la destruction, de « l'illégalité, la stérilité . . . les épidémies et les nuages de sauterelles » (p.121). Dans *Les soleils des indépendances*, Fama finit, lui aussi, finit par être arrêté, accuses du complot de tuer le président. Il est détenu dans des conditions inhumaines et torturé pour « lui faire parler », c'est-t-à-dire, fléchir et accepter la faute. En fin, à cause peut-être de son âge, il est libéré et gracié. Mais la plupart des incarcérés, les autres compatriotes de Fama, ne sont pas si veinards. On les tue, innocents, qu'ils soient, après leurs ayant fait « boire leurs urines et mangés leur excréments ». Quelle violence !

Aux yeux des citoyens comme Fama, donc, l'indépendance n'apparait plus comme le salut ou la rédemption auxquels ils attendaient pendant le période de l'agitation, celui des soleils de la politique, période des rêves grandioses. La part du gâteau national qui leur est dévolue c'est « la carte d'identité et celle du parti unique » qui ne sont rien de valable. (Dr. Akpen Leva et al, 2021).

Dans *En attendant le votes des bêtes sauvages*, la violence politique est plus anéantissant. Koyaga vient d'accéder au pouvoir par les moyens violente et acerbes. Avant de s'installer et de se mettre au « travail », il rend visite aux dictateurs des quelques pays d'alentour. On

lui fait une leçon sur le maintien et l'exercice du pouvoir par un dictateur. Dans tous les cas, l'emploi de la violence contre le peuple pour subjuguer est fort recommandé. Un de ses hôtes, qui s'est nommé empereur, lui dit que dans les dictatures, l'institution la plus important c'est la prison ; et qu'il faut être brutale, même avec des relations ou amis les plus proches. Par exemple, l'Empereur incrimine son ami et conjurant dans le coup d'état qui lui a accordé le pouvoir, et va le tuer après toutes sortes de supplices – souffrances corporelles. Le narrateur dit :

> L'empereur voulait que le colonel ait, avant de crever, - c'était la règle - , bu ses urines et mangé ses excréments. Zaban était l'officiel qui, à la tête des élèves officiers de l'Ecole national de l'administration, avait réussi le putsch qui avait fait de l'homme au totem hyène un chef d'Etat. C'était donc un grand ami de l'empereur, son premier compagnon… Il était donc humain qu'il le torturât et le condamnât à mort. P.217.

Tout à travers le roman figurent les violences politiques qui prennent différentes formes : le chicot, torture, passage aux balles des opposants et des proches, ainsi de suite ; toute ça pour s'approprier le trésor national sans mot du peuple, pour n'avoir nul compte à rendre aux citoyens. Ce topo est bien fait dans tous les romans de Kourouma, et ce que nous avons mentionné ci-dessous nous ne l'avons fait qu'à titre d'exemple.

Violence pour le partage de pouvoir

Et puis, il y a la violence provoquée par le partage du pouvoir. Dans tous les romans de Kourouma, la violence suite aux bagarres et intrigues pour le partage de pouvoir est bien reflétée, mais c'est dans *Allah n'est pas obligé*, et par extension dans *Quand on refuse, on dit non*, qu'elle est plus développée est explorée par l'auteur. Dans ce roman, il s'agit d'une véritable guerre principalement entre Samuel Doe, Charles Taylor et le Prince Johnson ; guerre qui oppose les tribus majeures du pays. Il faut noter dès le début que l'intrigue de ce roman n'est pas fictive comme dans les autres romans : il s'agit de personnages réaux qui ont évolues dans les rôles racontés. Donc c'est une vraie histoire de ce pays présenté par un Kourouma ancien tirailleur qui use de ses expériences pour nous donner une description plus graphique de la situation qu'aucun journaliste aurais pu le faire. Dans l'histoire, il s'agit d'une guerre tripartite au sein de laquelle Charles Taylor et le Prince Johnson veulent assurer la destitution du président en exercice, Samuel Doe pour prendre sa place, chacun pour soi, alors que ce dernier, lui aussi veut se perpétuer.

> Quand on dit qu'il y a guerre tribale dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse ; ils se sont partagé le territoire ; ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagés tout et tout et le monde entier les laisse faire. […] Et ce n'est pas tout ! Le plus marrant, chacun défend avec l'énergie du

EDITOR-IN-CHIEF
Prof. S. T. Addo [GHANA]

> désespoir son gain et, en même temps, chacun veut agrandir son domaine. P 51.

Le Libéria, le « fotou Libéria », qui fait cadre de cette histoire est vraiment boursoufler par cette guerre pour le contrôle de pouvoir politique et, partant, les ressources du pays. La guerre est si ravageuse et répandue que « les gens abandonnent les villages où vivent les hommes pour se réfugier dans le forêt ou vivent les bêtes sauvages. Les bêtes sauvages, ça vit mieux que les hommes » P93.
Le comble de la violence est démontré dans les tueries abondantes par tous les groupes, appelés « bandes » par le narrateur, mais le meurtre de Samuel Doe en est même le summum :

> Il le prit par l'oreille, le fit asseoir. Il lui coupa les oreilles, l'oreille droite après l'oreille gauche. […] Plus le sang coulait, plus Johnson riait aux éclats, plus il délirait. Le Prince Johnson commanda qu'on coupe les doigts de Samuel Doe, l'un après l'autre et, le supplicié hurlant comme un veau, il lui fit couper la langue. Dans un flot de sang, Johnson s'acharnait sur les bras, l'un après l'autre. Lorsqu'il voulut couper la jambe gauche, le supplicié avait son compte : il rendit l'âme. P.138.

Quand tout cela a lieu, Johnson est délirant, riant a gueule déployée. On enlève le cœur de Samuel Doe, et, pour paraître plus cruel, plus féroce, plus barbare et inhumain, un des officiers de Johnson mange la chair humaine, et les restes du dictateur sont exposée pendant deux jours et deux nuits aux charognards qui en fait une bonne. Quelle violence ! Nous sommes tous au courant du fait qu'il a fallu l'intervention des forces armés des pays de l'Afrique occidentale, sous l'égide de la CEDEAO, mené par le Nigéria, pour mettre un terme à cette guerre barbare et surtout sanglante entre « frères » après plusieurs années de l'hécatombe qu'elle a engendré. La même violence guerrière se manifeste dans *Quand on refuse, on dit non*.

Violence linguistique

Il y a aussi la violence linguistique imposée par la colonisation. Selon Koffi H Lamewona, après les indépendances politiques, les peuples jadis colonisés se sont retrouvés sans héritiers, nantis de langues étrangères européennes, langues de "civilisation" et d'éducation. C'est le cas du français dans les pays africains comme la Côte d'ivoire en Afrique de l'Ouest d'où Ahmadou Kourouma est originaire. Il constate et se rend compte de l'énorme et important système d'éducation orale africaine,

> toute une source de connaissance encyclopédique. Ce fut un système, une école d'initiation, d'information et de formation aux croyances et pratiques traditionnelles avant l'avènement de la colonisation et de la

> littérature classique européenne : l'âge du document écrit, la littérature écrite. P.57.

Il faut également noter que la littérature authentique africaine de langue française avant l'ère de Kourouma, à partir de *Batouala* de René Maran, y compris celle de la négritude, celle de l'histoire, et celle d'éducation, n'était pas totalement africaine car au niveau de style, elle s'est insérée dans le système français. C'est Kourouma, avec *Les soleils des indépendances* qui rompt d'avec le style conventionnel du roman français, particulièrement avec la langue. Il congédie la langue académique de ses précurseurs pour créer une langue syncrétique, empruntant du malinké et du français. C'est le début d'une nouvelle ère dans la littérature africaine d'expression française. Nicolas remarque à ce propos en analysant ce roman que

> Devant ce livre, les règles littéraires admises ne tiennent pas : Nous renonçons ici à appliquer les normes traditionnelles, car nous nous sentons en présence d'un phénomène qui s'est produit en dehors de toute structure conventionnelle… Le secret est de plaire et de toucher. Il faut donc en conclure qu'avec les *Soleils des Indépendances*, on est en présence de données nouvelles. P.179.

Sans trop appesantir sur aspect linguistique de la violence kouroumaïenne, puisqu'il est développé en plus de détails dans une section lui afférant dans cet essai, nous nous bornerons à souligner ici que l'œuvre de Kourouma est considérée comme une solution aux multiples problèmes de la francophonie qui tend à une "balkanisation linguistique", aboutissant aujourd'hui, d'une manière concrète et partout palpable, à un français pluriel ou à des français régionaux périphériques.

Violence culturelle

En plus, et malheureusement, certains aspects de la culture promeuvent la violence – une violence brutale et deshumanisante. Dans toutes les sociétés décrites par Kourouma dans ses œuvres, il y a des cérémonies ésotériques de circoncision, d'excision, des chasseurs ou des lutteurs. Toute ces rites sont glorifiés par la violence. Pour les concours de chasse et de lutte, les gens s'imposent la violence pour prouver leur supériorité et gagner le panégyrique du monde ; et le mysticisme qui entoure ces activités n'est que pour leur accorder un certain hermétisme et attirer la gloriole des non-adhérents. C'est ce mysticisme qui assure le respect perpétuel des cultes africaines qui, autrement, serait dédaignés et déconsidérés.

Mais quant aux rites de circoncision et de l'excision, c'est tout un autre pot de mayonnaise. Ce rite de passage de la minorité à la majorité est un acte social très important. Le poids de la tradition et la pressure sociale sont si forts que mêmes les filles

ne peuvent pas éviter la cérémonie, car elles ont peur de l'ostracisme sociale qui les attend si elles font autrement. Ces cérémonies sont celles d'accession, de mouvement, de transmutation d'un niveau dépendant au niveau de maturité, à un certain niveau de liberté, un niveau d'appartenir, de devenir « homme » ou « femme ».

Dans *Les soleils des indépendances*, Salimata, l'héroïne du roman, souffre d'une violence fortuite et gratuite liée au rite de passage qui se pratique dans sa société. Le clitoris, considéré comme une partie impure du corps de la jeune fille, doit être coupé afin de permettre à cette dernière de sortir de l'âge d'adolescence et de rentrer dans le cercle des adultes, c'est-à-dire dans les rangs des femmes prêtes à être mariées. D'après Etse Awitor, « pour cet acte, il s'agit de l'ablation du clitoris, des petites ou des grandes lèvres, ou de l'ensemble de l'appareil génital ». P127. Et malgré les traumatismes, les séquelles irréparables et les morts que cette pratique provoque chaque année parmi les jeunes filles en âge d'être excisées, ce rite de passage continue d'être pratiqué et soutenu par la vieille garde des traditions séculaires. Dans Les Soleils des Indépendances (1968), c'est le cas de Salimata qui retient notre attention. La violence et le traumatisme subis par celle-ci lors de son excision et les conséquences fâcheuses de cet acte sur sa vie de femme témoignent de la déshumanisation de cette tradition. Le traumatisme, la souffrance et la douleur liés à cette excision et au viol sont réitérés plusieurs fois dans le roman et témoignent de l'omniprésence de la blessure physique, morale et psychologique de Salimata. Pour Alexie Tcheuyap, il y a même pire : en plus de l'excision qui la laisse à moitié morte, Salimata est violée par Tiékoura, qui est charge de la soigner.

Pour les garçons, il s'agit aussi de l'ablation du prépuce du pénis, et l'expérience n'est pas différente de celle des filles : douleurs indicibles, perte de sang, quelquefois même la mort. Mais pour eux, le rite semble être, d'après Koffi, "une bonne violence" car c'est une violence physique non destructrice, qui a pour but d'assurer leur bien-être, leur bonheur, celui de la collectivité, son épanouissement, son humanisation. L'important c'est que le corps féminin, comme le corps masculin des garçons circoncis, garde des cicatrices d'actes rituels qui se répètent annuellement, avec les mêmes formes de violence.

Le viol

La souffrance physique apparait aussi sous la forme du viol. Défini comme une relation sexuelle effectuée contre le consentement de l'une des parties prenantes de l'acte, le viol est évoqué dans la mésaventure des 'small-soldiers' qui inondent les champs de conflits. La pratique établit un rapport de force entre un bourreau et une victime. Le viol fait partie des exactions inhumaines qui volent non seulement l'innocence et la pureté des personnages-enfants, mais détruisent aussi leurs rêves de bonheur. C'est le cas de la petite Sarah, violée par un adulte d'une barbarie démentielle dans *Allah n'est pas oblige* :

> Il offrit des bonbons, et d'autres friandises à Sarah. Sarah le suivit de bonne foi vers les halles, loin de toute habitation. Là, il déclara à Sarah

> qu'il allait lui faire l'amour en douceur sans lui faire du mal. Sarah eut peur, se mit à courir et à crier. Le monsieur plus rapide et plus fort attrapa Sarah, la renversa, la maîtrisa au sol la viola. Il alla si fort que Sarah fut laissée comme morte. P.96

Dans *Les soleils des indépendances* Salimata, après s'être évanouie à cause du sang qu'elle a trop perdu suivant son excision, est confiée à marabout Tiékoura pour qu'il la soigne. Malheureusement, celui-ci la viol – acte dont les conséquences stigmatisantes resteront avec elle pendant toute sa vie.

Qu'il s'agisse de l'excision traumatique de Salimata dans *Les soleils des indépendances*, de la violence des conquêtes coloniales dans le même roman, des dictatures ubuesques dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, des viols des jeunes filles comme Salimata et Sarah, des violences de partage de pouvoir ou de son acquisition et rétention, Kourouma semble véritablement faire de la violence une catégorie esthétique des thèmes de la littérature africaine.

L'enfant-soldat

Ce phénomène est commun en Afrique en raison de la prolifération des guerres. D'après Imeta Akakpo, pour minimiser les coûts de la guerre, la plupart des chefs de guerre qu'on désigne par « seigneurs de guerre », recourent à ces enfants pris de force, recrutés par intimidation, ou qui viennent de leur propre gré. Une fois intégré au corps armé, ces enfants sont de redoutables machines de guerre. On voit un recrutement plus ou moins massif d'enfants qui, sans connaitre les causes et les conséquences de ces guerres, en deviennent les principaux acteurs. L'enfant devient un allié de la violence politique.

Mais, pour commencer, toutes les activités sociales sont endommagées par la guerre, et les parents ont du mal à subvenir aux besoins alimentaire et sanitaire de leurs enfants. Dès lors, on observe une carence dans l'encadrement et la protection que le cadre familial doit offrir à l'enfant. Les institutions telles que l'école et l'Eglise perdent complètement leur vocation protectrice et éducatrice. Le seul espoir aux enfants de vivre et de subvenir à leurs besoins vitaux est de se joindre à un groupe armé, car, comme dit Brahima dans *Allah n'est pas obligé*, « là-bas il y avait des salaires. Et ça tombait juste et bien comme les mangues au mois d'avril » p.84. Par conséquent, les enfants, laissés à eux-mêmes, sont contraints de devenir des enfants-soldats afin de pouvoir subvenir à leurs besoins ; peu importe le prix à payer. Ce qui fait dire à Marie Feyel-Bulté dans *Visions de l'enfant-soldat : construction d'une figure dans les littératures africaines*, que c'est la conjoncture de ces guerres qui

> modifie les contours de l'enfance au point de créer une figure hybride, en morceaux : l'enfant-soldat ……, s'impose d'abord à qui la vit ou la subit comme une matière brute, fuyante ou informe …, une force qui

EDITOR-IN-CHIEF
Prof. S. T. Addo [GHANA]

> s'empare de l'enfant. L'enfant, dans « la matière brute » de l'Histoire, dans ce monde en crise que sont les pays africains touchés par les guerres civiles…… C'est l'Histoire qui le transforme en puzzle, qui fragmente et défigure l'enfant qui, devenu soldat, entre dans l'engrenage mortifère de la guerre. L'enfant-soldat est, comme nous le verrons, un être de l'hétérogène constitué de plusieurs éléments distincts, de plusieurs pièces dispersées. p.51

L'enfant que nous présente Kourouma dans *Allah n'est pas obligé* est un enfant au milieu de guerre, qui n'a d'autre choix que de s'y insérer pour survivre. Il excelle dans toutes les formes de monstruosité parce que, dressé à tuer, il ne connait pas la pitié. Que ce soit le colonel Birahima ou le capitaine Kik, Sosso la panthère, Johnny la foudre, Siponni la vipère, l'enfant soldat dans ce roman n'a qu'une seule morale : celle du kalanichkov. Il est déjà un vétéran expérimenté de la guerre en qui s'est développée une maturité précoce et négative qui l'a entièrement insensibilisé. Birahima, à douze ans seulement, s'est engagé comme soldat, d'abord pour avoir la chance de poursuivre le chemin qui doit le mener à sa tante, ensuite, comme une solution à la précarité dans laquelle il vit. De plus, il n'a personne pour prendre soin de lui, et avec l'arme dans la main, il se forme une identité du Caïd qui n'a plus peur de rien, identité qu'il emmène avec lui dans *Quand on refuse on dit non*. La plupart des enfants de son époque, comme nous le révèle Kourouma, sont contraints à ce changement de vie pour pouvoir protéger leur existence sur terre. Les seigneurs de guerre utilisent donc ces gamins pour des fins nuisibles. Ces petits sont formés et entrainés à manier les armes et prêts à tout faire pour protéger particulièrement leurs vies, et par extension, celles de leurs maîtres ou seigneurs de guerre. Ces moments de guerres et de troubles ont certainement laissé des séquelles néfastes dans la vie de ces enfants utilisés comme « enfants-soldats ».

L'enfant et la violence

Apres l'hécatombe visité à sa famille, une nouvelle étape s'ouvre dans la vie de Birahima. Il s'agit de son départ, avec Yacouba comme guide et protecteur, à la recherche de sa tante Mahan. Cependant, cette quête n'est guère poursuivie avec ténacité par les deux aventuriers, mais elle revient de temps en temps sans marquer une progression notable vers une conclusion favorable et va d'ailleurs se terminer totalement en fiasco.

L'évocation de toutes les horreurs de la guerre semble être un jeu pour Birahima, un enfant d'une douzaine d'années. Par ailleurs, pour avoir vécu ces horreurs, Birahima minimise leurs portées discursives. Les bandits qui sont les chefs de guerre sont présentés comme des individus cruels. Birahima dans son entreprise explicative, donne le profil de la guerre tribale. Une guerre au cours de laquelle les innocents sont tués. La récurrence des verbes 'tuer' ou 'zigouiller' ou encore 'bousiller' dans le discours de Birahima installe

le lecteur au paroxysme de la violence. Autrement dit, Birahima expose clairement cette violence dont les innocents surtout les femmes et les enfants sont victimes. Selon Akakpo, le discours de Birahima est tout de même surprenant du fait qu'il a participé à ces violences. Mais sa participation semble être justifiée par la peur. La violence dont Birahima fait mention le pousse à nourrir l'espoir de devenir un enfant-soldat. Kourouma fait ce rapprochement de la violence aux les enfants-soldats qui sont devenus très violents et sans pitiés quand le narrateur fait remarquer que :

> C'est au moment de partir, quand ils ont voulu emmener les patrons associés et qu'un a refusé, qu'il y a eu un éclat. Un soldat-enfant s'est réveillé et a tiré. Ils ne connaissent que ça, tirer, rien que tirer. Et ça a fait un grabuge généralisé. Des fusillades nourries et résultat : des morts, de nombreux morts. Walahé ! Cinq soldats-enfants et trois soldats ont été bousillés. p.113.

On voit clairement l'envergure de la violence dont vivent les enfants que nous présente Ahmadou Kourouma. Ils sont prêts à tout faire. La violence est devenue un sujet de gloire pour ces enfants entrainés pour devenir « enfant-soldat ». Tirer sur ses ennemis, c'est ce qu'on observe au temps de guerre mais lorsqu'on s'acharne sur les pauvres innocents et même parfois sur ses propres partenaires, c'est être vraiment méchant et violent. L'auteur évoque le cas de Sarah qui est en cachette la petite amie de Tété brûlée, en fait, très attachée à lui. Sarah fait partie des trentaines de combattants en route pour rejoindre le camp de l'ULIMO. Tout le groupe a besoin du haschisch comme remontant et Sarah en a tellement consommé qu'elle ne peut plus marcher. Lorsque Tété brûlée a voulu l'aider à se tenir debout, elle tire à bout portant sur son amant. Pourtant, sous l'emprise de la drogue elle n'a pas pu ajuster sa tire. Tété brûlée riposte en lui envoyant « une rafale dans les jambes et l'a désarmée ». p.89. Malheureusement pour Sarah, elle ne peut pas continuer le trajet et « finit dans la gueule des vautours et des fourmis magnans ».

Un autre cas évoqué par l'auteur est celui de Fati, un personnage du roman. Elle est comme les autres enfants-soldats, très méchante. Comme les autres filles soldats, elle fume le hasch et « croque de l'herbe et est tout le temps dans les vapeurs » p.95. Lors de l'attaque d'un village un jour, à la recherche de quoi remplir le ventre, Fati tombe sur deux petits gamins très mignons. Et comme ils semblent être indifférents à la question que Fati leur pose, elle a voulu tirer en l'air pour les effrayer. Malheureusement, elle est « dans les vapeurs » et elle les a bien mitraillés avec sa kalachnikov. L'un était mort, l'autre blessé. Fati se fond en larmes car elle se rend compte qu'elle a fait du mal à des jumeaux. Or, selon la conception populaire, on ne fait pas du mal aux jumeaux. À partir de cet instant, l'âme de Fati sera hantée par les 'gnamas' (les gnamas sont les âmes, les ombres vengeresses des morts) des jeunes jumeaux. Pourquoi tirer sur des petits innocents d'ailleurs ?

La violence fait tant partie de la vie de ces enfants de Kourouma que d'autres parmi eux sont prêts à éliminer même leur maitre. Nous avons le cas de Tété brûlée dans *Allah n'est pas obligé*, qui tue son maitre Papa le Bon. La violence domine vraiment le pays si bien qu'une « mère n'avait pas pu emmener avec elle dans sa fuite éperdue (violente et extrême d'après mon Larousse) ses deux mignons enfants. » p.94, Non seulement on observe les enfants-soldats perpétrer la violence dans le pays, mais il y a aussi certains parents qui sont violents à l'égard de leurs propres enfants ou des enfants hébergés. Le cas de Sarah en témoigne. Bien qu'elle soit une enfant, elle doit aller vendre pour sa tante qui l'héberge chez elle. Sarah se lève très tôt chaque matin pour faire la vaisselle et la lessive et ensuite elle doit aller vendre la banane dans la rue. Au retour dans la soirée, elle doit mettre la marmite au feu et laver le bébé. En cas d'une faute, elle subit des châtiments corporels et des punitions très dures : « Elle la chicota fort, l'enferma et la priva de souper. Elle menaça : 'la prochaine fois je te frapperai plus fort et t'enfermerai pendant un jour sans repas' » p.91. En voici l'expérience de Sarah qui finit par la faire une enfant-soldat.
Un autre cas de violence énoncé dans *Allah n'est pas obligé* est semblable à celui de Mahan la tante de Birahima. Le père de l'enfant-soldat Sosso « la panthère » est lui aussi violent et soulard, avec l'habitude de frapper sa femme. Ne pouvant plus supporter de voir sa mère soumise à de telles humiliations, Sosso tue son père et s'enfuit du village.
Par ces exemples, Kourouma nous fait voir comment les enfants sont tous entourés de la violence dans les pays qui font cadre de ses œuvres de notre analyse.
Émile Durkheim dans *Éducation et sociologie* dit que l'objective principale de l'éducation est, par les moyens qu'elle met en œuvre, l'insertion et l'intégration sociale de l'enfant. Dans cette optique, elle s'intéresse à tous les plans de développement social à travers les aspects cognitif, socio-affectif et psychomoteur. Il ajoute aussi que

> L'éducation est l'action exercée par la génération des adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale. Elle a pour objet de susciter et de développer chez l'enfant un certain nombre d'états physiques, intellectuels et moraux. P.51

L'échec de l'éducation est consécutif à l'instabilité sociale et même l'instabilité spatiale dont les personnages-enfants et certains adultes sont victimes. Il n'est pas possible d'enseigner des valeurs aux enfants dans un environnement bouleversé par la guerre. Bien plus, l'école perd sa crédibilité au sein de la société qui s'en méfie désormais, car on lui reproche de former des chômeurs comme l'atteste le témoignage de Brihima : « j'ai quitté le banc parce que tout le monde dit que l'école ne vaut plus… » p.10. Dans le cas des enfants que nous décrit Kourouma dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* il va un peu plus loin pour même démontrer les conséquences immédiates de cet échec :

> Les élèves étaient pléthoriques dans les classes, nuit et jour affames, miséreux à la maison, et leurs maitres, souvent sans idéal, étaient

> incompétents, prévaricateurs et paresseux. Beaucoup d'enfants ne purent tenir jusqu'au certificat d'études. Ils quittèrent les bancs mais refusèrent de retourner dans les champs - …. Ils se répandent dans les marches et les rues des villes, devinrent les premiers déscolarisés, constituèrent les premiers éléments des bandes, les premiers oiseaux de volées. P.347.

Pour Kourouma, par surcroît, le véritable drame n'est pas d'avoir des diplômes et de ne pas s'en servir, mais plutôt de n'avoir aucun encadrement, aucune éducation susceptible d'enseigner la bienséance et toutes les vertus qui permettent d'éviter la guerre ou de trouver des solutions en cas de malentendu entre les personnes partageant le même espace vital ; ce qui fait que même les éduques, sans rancune, retombent facilement dans la crime en dépit de leur éducation :

> Nombre de ceux qui parvinrent au certificat d'études n'eurent pas de place dans les collèges ni de poste de coursier dans l'administration publique. Ils ne voulurent pas entendre parler de la machette, du daba, du filet de pêche et préférèrent rejoindre leurs camarades des marches et de rues. … Nombre de brevetés n'eurent pas de places dans le second cycle ni de chaises de gratte-papier dans la fonction publique. Ils s'ajoutèrent aux déscolarisés de marches et des rues. Des bacheliers ne furent pas orientes et la fonction publique ne n'organisa pas les concours d'enseignement et de commis ; ils furent obligés de et forces de prendre les chemins des marches et des rues. Des licenciés et les maitrisards n'obtinrent pas de bourse de stage pour l'étranger. … Et comme leurs parents ne pouvaient pas continuer à les entretenir, les universitaires descendirent dans les marches et les rues pour encadrer les déscolarisés. Ibid P. 347

Cet échec systématique et complète de l'éducation fait partie de la tragédie des personnages-enfants que Kourouma déploie à travers son œuvre romanesque pour plaidoyer l'extrême détresse du personnage-enfant africain.

L'instabilité sociale

L'instabilité désigne toute situation non fixe ou non permanente ou non paisible. Dans les romans de Ahmadou Kourouma, l'instabilité est causée, principalement par la guerre, mais aussi par d'autres turpitudes anthropiques. Dans les régions qui font cadre de ces œuvres, ces conditions transforment l'existence des citoyens en un véritable enfer sur terre. Or, ce sont *Allah n'est pas obligé* et *Quand on refuse, on dit non* (en particulier celui-là), qui débordent des péripéties peignant le plus ces conditions non seulement malsaines

au développement de l'enfant, mais qui lui sont aussi très déroutantes, malheureusement.

En plupart, les guerres sont à l'origine de la rupture de l'équilibre social et de la détresse de l'enfant. Par leurs caractères meurtriers et mortifères, elles ébouriffent, bafouillent et endeuillent des familles, changeant de statut aux enfants qui deviennent orphelins comme l'affirme Birahima qui nous rappelle la mésaventure de Kik dans *Allah n'est pas obligé* :

> Dans le village de Kik, la guerre tribale est arrivée vers dix heures du matin. Les enfants étaient à l'école et les parents à la maison. Dès les premières rafales, les enfants gagnèrent la forêt… son père égorgé, son frère égorgé, sa mère et sa sœur violées et les têtes fracassées. P 96.

Ce funeste tableau est de nature à déstabiliser l'enfant qui reste alors que toute sa famille a été exterminée. Il est condamné au désespoir, abandonné qu'il est. Il sombre dans l'errance et se retrouve dans l'encadrement machiavélique de certains adultes qui l'obligent à perdre son innocence. Lui aussi, comme Birahima et d'autres enfants, n'a plus personne sur terre, et doit devenir enfant-soldat, un small-soldier. Ce changement de statut social rentre aussi dans les manifestations de la détresse et traduit concrètement l'instabilité qui en est consécutive.

Aux temps de guerre, la liberté des personnes et la sécurité des enfants sont grièvement atteintes. On mène une existence des animaux de la jungle ou le plus fort règne, et pour des raisons apparentes, l'enfant est le plus grand perdant dans des telles situations. Dans cette sauvagerie, les enfants innocents sont massacrés, les structures symboliques de l'éducation des jeunes telles que les écoles, les églises, etc., sont détruites par les guerriers. Ils ne s'arrêtent pas là, car ils vont même jusqu'à détruire les derniers retranchements de la barbarie comme les orphelinats où l'enfant se retire pour fuir la férocité des guerriers après avoir perdu tous ses parents. Le témoignage suivant illustre suffisamment les débordements dont sont coupables ces meurtriers :

> On envoya Sarah chez les sœurs dans un orphelinat de la banlieue de Monrovia. Elle était là quand éclata la guerre tribale du Libéria. Cinq sœurs de cet orphelinat furent massacrées, les autres purent foutre le camp dare-dare sans demander leur reste. Sarah et quatre de ses camarades se prostituèrent avant d'entrer dans les soldats-enfants pour ne pas crever de faim. Ibid. P.92.

Il est évident que les adultes sont responsables de l'instabilité sociale qui est l'une des formes de la détresse des enfants. Ils multiplient les stratégies pour les fragiliser après leurs avoir dépourvus des parents. En détruisant ainsi les orphelinats qui sont leurs derniers recours, et en tuant les responsables de ces structures, ils ne laissent pas le choix

à leurs victimes. Logiquement, les enfants sombrent, certains dans la prostitution, d'autres dans la drogue pour commettre des actes répréhensibles, et d'autres encore dans diverses formes de crimes pour se sustenter la vie.

Condamnation des guerres

Le constat amer est que la plupart des personnages-enfants de l'univers de la littérature francophone sont aux prises avec un environnement déstabilisé par les crises et les affrontements fratricides. Ainsi dans leur testament mnémonique, ils transposent les traumatismes pour dénoncer les guerres, interpeller l'opinion générale. Dans leur projet de s'opposer radicalement aux conflits armés, avec leurs conséquences fatidiques, les narrateurs-enfants décrivent les crises qui avilissent les enfants avec des précisions déconcertantes. (Mvondo, 2016.)

Dans cette même optique, le roman d'Ahmadou KOUROUMA constitue une impressionnante fresque de la société de l'Afrique de l'Ouest dont la paix est grevée par des « guerres tribales », à emprunter l'expression de Birahima. Parti de la Côte d'Ivoire, le narrateur de *Allah n'est pas obligé* et *Quand on refuse, on dit non* campe son récit au Libéria, en Sierra Leone et en Côte d'Ivoire, pays dévastés par des guerres fratricides, ce qui fait tout le tragique des personnages-enfants. Ces pays ont été balkanisés par les seigneurs de la guerre, avec des conséquences irréparables sur les populations. En dehors d'énormes pertes en vies humaines, on enregistre des traumatismes indélébiles, particulièrement chez les enfants. Les droits de l'homme sont banalisés et simplement ignorés. *Allah n'est pas obligé* et *Quand on refuse, on dit non* sont des romans-reportages dont les narrateurs-enfants se chargent de traduire la détresse des personnages-enfants victimes des guerres, privés des familles et de tout qui leur est due à cet âge. Ils sont drogués et formés par des adultes pour tuer, piller, incendier. Ils perdent leur enfance à l'autel du cynisme des adultes insensibles. Par cette narration crue et violente des événements dans l'univers du roman de Kourouma, le romancier choque volontairement les consciences pour appeler à la raison. Mettre les personnages-enfants, et, à travers eux, tous les enfants du monde africain, en sécurité maximale est le noble projet de Ahmadou Kourouma.

En voilà donc son cri d'ordre ultime pour le devenir de l'enfant – l'enfant pulvérisé et traumatisé par les actes égoïstes de la société qui devait le protéger et lui faire éclore, fleurir, croitre et épanouir.

Conclusion

Ahmadou Kourouma est un écrivain africain francophone de la période post coloniale qui marque le début d'une ère littéraire nouvelle et appartient ainsi à la deuxième génération de romanciers africains. La société africaine postcoloniale est marquée par l'autoritarisme, le népotisme, la dictature et par beaucoup d'autres maux qui caractérisent la classe au pouvoir. Avec les indépendances, les peuples africains

s'attendaient à une vie beaucoup plus aisée, mais leur rêve va s'estomper suite à ces maux, pour leur ne laisser que la misère, le désespoir. C'est sur ce plan qu'évoluent les romans de Kourouma.

Les dirigeants représentés dans ses romans sont des despotes, des tyrans et des dictateurs corrompus. Ils exploitent, maltraitent, tuent leurs confrères à cause du pouvoir, abusent le pouvoir, laissant la société imprégnée des vices et des problèmes anti-sociaux. Aussi, les conflits issus de la lutte pour le partage du pouvoir et le désir des leaders de se pérenniser en autorité font éclater des guerres vraiment inutiles avec des conséquences graves et diverses. L'univers diégétique des textes du romancier ivoirien donne à voir ces situations qui laissent percevoir la tragédie historique que vit le continent africain en nous donnant une perspective sociocritique de l'univers référentiel. Kourouma emploie son œuvre pour attirer l'attention sur l'incohérence des postures idéologiques prises par ces dirigeants africains en lançant une attaque virulente à leur encontre pour n'avoir pas pu trouver les ressorts nécessaires à l'épanouissement du continent, pour les déchéances, tant politiques, sociales, que économiques, dans lesquelles ils le font se vautrer. Dans cet essai nous avons essayé de relever et expliquer quelques-uns des maux soulevés par l'auteur dans ses œuvres.

Au niveau stylistique Kourouma parait très originale dans ses productions littéraires. Il a créé un style écrit à partir de la langue et du parler malinkés, exhibant une exubérance frénétique dans l'usage de la fusion des contes et des proverbes malinkés qui donnent à son œuvre son authenticité. Son écriture est donc celui qui subverti l'écriture classique française au niveau du fond et au niveau de la forme. Nous avons alors, par surcroît aux tares qu'il présente à son lectorat, également fait une petite exégèse de cet aspect aussi important de son roman.

En somme et grosso modo, Ahmadou Kourouma évolue comme un écrivain au service des notions de liberté et d'égalité au sein de la communauté africaine – liberté tant politique, sociale et linguistique – et c'est dans cet optique et avec ce mobile qu'il s'adresse à la société africaine dans la généralité de son œuvre romanesque.

References

Jean-Claude Nicolas *Comprendre les Soleils des Indépendances d'Ahmadou Kourouma*, Paris, Editions Saint-Paul, 1985.

Paul Robert, *Le nouveau petit Robert de la langue française 200,* Paris, Robert, 2006.

Francis Etsè Awitor, « Le rite de passage ou la violence dans Les Soleils des Indépendances d'Ahmadou Kourouma », Université « François Rabelais », Tours. 2012. Article monté à l'internet le 29 mai, 2016.

Poulin, « *Les Soleils des Indépendances* », in *Relations*, décembre 1968, Montréal

Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Editions du Seuil, 1972.

Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, Paris, les éditions de minuit, 1963.

EDITOR-IN-CHIEF
Prof. S. T. Addo [GHANA]

Ripault, Ghislain. « Les Soleils de Kourouma Brillent par Leur Présence », Paris, C. L. E. F, Notre Librairie, vol 87, 1983 : 6-10.

Chukwunonso Muotoo, « La Dictature Dans Les Œuvres d'Ahmadou Kourouma: une lecture postcoloniale », UJAH Volume 19 No.1, 2018, http://dx.doi./org/10.4314/ujah.v19i1.5, téléchargé le 3 juin, 2022.

Selom Komlan Gbanou, « *En Attendant le Vote des Bêtes Sauvages* or the novel of a 'truth teller' (Ahmadou Kourouma) », in *études françaises* (Montréal, Québec) · January 2006. https://www.researchgate.net/publication/297459544

Marie Feyel-Bulté, *Visions de l'enfant-soldat : construction d'une figure dans les littératures africaines*, Thèse de Doctorat présente au Centre d'Études des Littératures et Langues Anciennes et Modernes (CELLAM), Université de Renne 2, Haute Bretagne en 2016 et téléchargé de https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01426667 le 23 juillet, 2022.

Sélom Komlan Gbanou, « En attendant le vote des bêtes sauvages ou le roman d'un "diseur de vérité" », Études françaises, vol. 42, n° 3, 2006, p. 51-75. Copie numerique au URL : http://id.erudit.org/iderudit/015790ar , telechargee le 3 juin, 2022.

Bernard Lecherbonnier, *Initiation à la littérature négro africaine*, Paris, Fernand Nathan, 1977.

Faustin Mezui M'okane, *Les écritures de la déshumanisation chez Ahmadou KOUROUMA*,

Alexie Tcheuyap, « Mémoire et violence chez Ahmadou Kourouma » Ahmadou Kourouma ou l'écriture comme mémoire du temps présent Volume 42, numéro 3, 2006. URI : https://id.erudit.org/iderudit/015789ar.DOI : https://doi.org/10.7202/015789ar

Chevrier Jacques & Traore El Haj Amadou Tidiane, *Littérature africaine, histoire et grands thèmes*, Paris, Hatier 1987.

Victor Aire, *Essais sur le roman francophone africain*, Jos, St Stephen BookHouse Inc, 2005.

Picard Alain, *Littérature d'Afrique Noire,* Paris, CNRS éditions et Karthala 1995.

Robert L., et al, *Les littératures francophones depuis 1945*, Paris, Bordas, 1986.

Coquery-Vidrovitch Catherine, *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*, presse universitaire de France, (PUF), 1992.

Gérard Genette, *Discours du récit*, Paris, Editions du Seuil, 2007.

Édouard Glissant, « Rhizome » in *Edouard Glissant : une pensée archipélique* 2004, en ligne, disponible le 20 juillet, 2022, URL : http://www.edouardglissant.fr/rhizome.html.

N'Guessan Jérémie Kouadio, « La situation linguistique de la Côte d'Ivoire ». *Diagonales,* n ° 26, Paris, Hachette, pp. 42- 44, 1993.

Massamba Sarr, *Conflits identitaires et unité de l'État*. Mémoire présenté en vue de l'obtention d'un Master en Sociologie. Dakar : Université Cheikh Anta Diop 2008.

Jean-Michel Djian, *Ahmadou Kourouma*, Paris, Editions du Seuil, 2010.

Imeta Akakpo, *La représentation de l'enfance dans Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma et contours du jour qui vient de Léonora Miano*, a thesis submitted to the Dept of French, University of Ghana, for Master of Philosophy Degree in French, July 2018. University of Ghana http://ugspace.ug.edu.gh

Françoise Dolto, *La Cause des enfants. En respectant l'enfant, on respecte l'être humain,* Paris, Robert Laffont, 1985.

Jean Paul Sartre, *Les mots,* Paris, Gallimard, 1964.

Charles Sylvian Eloundou Mvondo, « Récit testimonial des enfants en détresse dans le roman francophone », Essais mis sur le web le 20 octobre, 2016.

EDITOR-IN-CHIEF
Prof. S. T. Addo [GHANA]